

DEBRIS

pas loin d'une heure là.
Impossible de passer.
faire demi-tour.
Rentrer dans le jour qui se levait
Calmé

Le jour se lève;
Nous revenons.
La lumière, la nature calcinée.
La piste en direction du club hippique, la désolation, le sol chaud, les cendres.
Je m'arrête au bout de la piste, nous descendons
Les pompiers sont partis.
, avec ici et là les silhouettes noircies d'oliviers sauvages incombustibles qui avaient survécu
, avec ici et là le tronc noir d'un arbre où une dernière flamme s'enrobait autour d'une branche, se retroussait et s'éteignait faute de combustible

Tout a brûlé à l'exception de la maison de pierre de l'accueil.
Nous nous avançons,
Le cœur se serre
Devant la porte trois draps blancs qui recouvrent des formes étendues par terre, non pas des formes humaines, mais sans doute des cadavres, des carcasses de chevaux, peut-être brûlés, calcinés.
Marie somnambulique
Nous entrons dans la cabane, Peppino, allongé sur une banquette de pierre, les genoux relevés, des compresses sur les yeux. Ils les enlève quand on entre. La face noire, les vêtements noirs, sa chemise noire dont je me rendis compte qu'en réalité elle n'était pas noire, mais blanche, ou de tout autre couleur, et que c'était dans la nuit que je l'avais crue noire avec d'autant plus de pertinence que ce matin encore, elle paraissait toujours noire dans la grise lumière de l'aube, des traces de suie, les sourcils brûlés, des poils brûlés, roussis, sur ses bras, les yeux rougis, aveuglés, petits, piquants.
Un désastre, un désastre. Il embrasse Marie, ils s'étreignent.
Il lui apprend la mort que sur les douze chevaux trois sont morts, dont un qui appartenait à son père.
L'émotion de Marie.
Nocciola ? dit-elle. *No*, Nocciola *no*, Arcipelago. Marie pleure, dans les bras de Peppino, dans mes bras.
Arcipelago était mort.
Nocciola était seulement brûlé, avec d'autres chevaux, plus ou moins gravement, seul, parmi les chevaux de son père, Amuletto était indemne, Peppino ne savait pas exactement quels types de blessures et de brûlures avaient les chevaux sa fille était venue les chercher un peu plus tôt et elle les avait tous emportés en troupeau pour les conduire dans un champ qu'ils avaient à XXX, où ils pourraient se reposer et être montrés à un vétérinaire. Il ne sait rien il a mal à la tête, il a mal aux yeux. Marie lui dit qu'il doit aller voir un médecin

On rentre à la Rivercina, Marie ouvre la porte, elle ne va pas se coucher tout de suite, elle décloue les voletts au rez de chaussée.
On rentre dans la maison, geste tendre, je vais dans ma chambre, elle monte les escaliers.
Je l'entends au plafond, ses pas, je les suis, je les entends dans le couloir, je les suis mentalement, elle passe par la salle de bain, elle se douche, elle se change, elle enlève son vieux t-shirt et en met un propre, elle ressort de sa chambre, je m'attends à ce qu'elle / s'arrête dans la salle de bain / mais elle ne s'arrête pas, elle continue, elle redescend les escaliers, elle traverse le rez-de-chaussée, et, quittant les limbes de mon esprit où j'étais en train d'imaginer ce qu'elle était en train de faire, elle ouvre la porte et

apparut devant moi sur le seuil en réalité de chair, elle me sourit timidement, nous échangeâmes un regard, et elle me rejoignit sans un mot, elle entra dans mon lit. dont on voyait progresser le brasier rougeoyant,

Lorsque Peppino aperçoit Marie, il lui ordonne de partir, il l'engueule.
Un pompier (description de près) vient chercher Marie et la ramène à la voiture.
Je reste toujours un peu en retrait.
Marie se sent mal, s'effondre dans le sentier, s'évanouit.
Le pompier la relève, la soutient, la porte, la fait entrer dans la voiture.
Je prends le volant.
Je prends la fuite.

Je me mets à rouler halluciné, dans la nuit, très vite, crissements des pneus, vent, nuit, précipice, mer émontée,
Je ne sais pas où je vais.
Je suis obligé de ralentir.
Au bord de la route, deux camions de pompiers arrêtés, des campeurs tirés de leur sommeil sur la route, des filles pieds nus, en chemise de nuit.
Je passe au ralenti, j'ouvre la fenêtre, je passe au ralenti.
J'échange quelques mots en, italien avec un pompier.
Toute l'île est en feu.
Marie à côté de moi.
Je roule, j'accélère, je ne sais plus, j'he m'arrête.

Débris (Feu)

Quand on revient :

On ne pouvait pas dire qu'ils en étaient encore à défendre le club hippique, c'était trop tard, le club hippique avait brûlé, ils essayaient de limiter la casse et de se sauver eux-mêmes, ils s'étaient regroupés en îlot de survie au cœur de la végétation en flammes autour du camion citerne autonome en eau (qui, à la moindre alerte avait été placé en dispositif d'autoprotection d'urgence extrêmes, qui leur aurait permis, à la moindre alerte de se réfugier à l'intérieur et de survivre au milieu du feu dans la cabine pressurisée du camion)

Dans un périmètre extrêmement réduit, confiné à l'arrière du camion-citerne,

qui donnait des allures hivernales au maquis tourmenté par le vent qui couchaient les arbustes

Flash back Jour du Grand Prix

Le jour de la course, Zahir portait des oeillères. (cf. bandeau sur les yeux)
Zahir, pur-sang noir, scellé, promené par son lad.
Le pesage, les chevaux qui tournent, les propriétaires qui bavardent dans le rond réservé.
Jean-Cristophe et Marie en discussion avec le jockey (un jockey irlandais ?).
Le cheval dans le rond de présentation.
Brouillard, parapluie, couleurs.

Marie perdue dans ce monde hippique, sa réflexion sur les robes des chevaux, les couleurs des casques et des toques.
Marie se demanda si et les “robes” robe pour le pelage des chevaux se dit “dress” en anglais et apprend que cela dit “coat”, manteau.
Les robes des chevaux, le défilé avant la course, le rond de présentation, les amateurs, les propriétaires, les métaphores possibles de la mode

L'hippodrome comme un aéroport.
Les bâtiments, la foule, les moniteurs, les escalators, décrire un aéroport.
Ecran géant, rond de présentation.

les chevaux se rendent au départ
Jean-Cristophe de Quelque chose et Marie regagnent les loges réservées au propriétaires tout en haut du bâtiment, vue privilégié (description des loges avant d'y accéder), contrôles, badges, hippodrome immense, tel un aéroport, baie vitrées, escalators.
Ils prennent des ascenseurs, regagnent l'étage supérieur, avec vue panoramique, passent un contrôle et s'engagent dans des escaliers mécaniques privés, ils ont des badges qu'ils présentent à une hôtesse dans une guérite, passent un tourniquet et s'engagent dans le dernier escalator qui mène à l'espace réservé des loges.

Soudain, alors que j'avais provisoirement disparu (du texte, de la narration) mon apparition incompréhensible dans le champ de vision de Marie.
Marie m'aperçoit dans la foule, avec mon grand manteau gris noir, une barquette transparente avec des tako yaki recouvert de (pelures ?) — avec, à la main, une barquette de tako yaki brûlants recouverts d'une couche de pelures de daicon finement rapés en minces copeaux bouclés brunâtres, que la chaleur semblaient rendre vivant, que je mange avec des baguettes dans les travées de l'hippodrome. (Evocation de ce que je fais là, très rapide : Dans mon désœuvrement, j'avais vu un article sur les courses dans le Japan Times et j'avais pris un train de la ligne x à partir de Shinjuku, j'avais suivi le mouvement et la foule, quatre vingt mille personnes. La probabilité de se trouver là, l'un et l'autre, chacun par nos propres moyens, quasi nulle)
L'impossibilité de Marie de me rejoindre (l'escalator monte). Mon impossibilité de la rejoindre (un barrage avec un tourniquet et des hôtesses. Impossibilité de passer.
Se regarder. Se parler ?
L'escalator qui les monte vers l'espace réservé. Ils s'éloignent irrémédiablement de moi.
Je la vois, je vois qu'elle est accompagnée par un homme.
Ils ne se touchent pas, mais ils sont ensemble.
Marie s'éloigne de moi au rythme lent d'un escalator, une fluidité dans sa disparition, et je sais alors avec certitude que quand ils passeront la porte réservée, ils disparaîtront dans un autre monde, un au-delà, une séparation définitive, ce le symbolisme du passage du Léthé (?) ils se dirigent vers l'anéantissement (de notre relation) et la mort

Elle disparaît, ils disparaissent, et se dirigent, j'en avais alors eu alors l'intuition radiacale, vers la mort (ce qui ne se confirmera que cinq mois plus tard avec la mort de Jean-Cristophe de Quelquechose qui j'avais pressentie jour-là, en ignorant tout de lui., et en me méprenant sur l'identité de la victime, car j'avais cru alors que c'est Marie, ou notre amour, que je ne reverrais plus jamais vivants)

Note : Remplacer partout dans le texte, Jean-Christophe *de Quelque chose* par Jean-Christophe de Quelquechose, en un mot et sans italiques

ELBE :

dans le maquis :
parsemé d'îlots de taches rousses, prématurément automnales, des fleurs de ciste à feuilles visqueuses

sur le pare brise de la vieille camionnette :
des gouttes de résine transparente, durcies, incrustées dans le verre, qui avait coulées du pin sous lequel elle avait passé l'hiver

C'est vers la fin août que Marie m'a téléphoné pour me proposer de la rejoindre à l'île d'Elbe.

"Freud, paraît-il, n'aimait pas le téléphone" Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux.

Pendant le voyage, se souvenir de la nuit de la mort de Jean-Christophe de Quelque chose.

Rejoindre Marie, la reconquérir.

La reconquête de Marie à l'île d'Elbe, les petits signes, les effleurements qui annoncent l'amour naissant (le paradoxe d'être ému par ces riens alors que cela faisait sept ans que nous avions des relations sexuelles accomplies)

Elle vient m'accueillir, la vieille voiture.

On va se baigner, la crique.

Description de Marie, avec les coquillages.

DEBRIS (Elbe)

Fenouil

(de ceux qu'elle cueillait à tout bout de champ, pour accommoder le poisson notamment, et qui passait parfois l'hiver oublié dans l'herbier improvisé de la boîte à gants de la vieille camionnette de son père)

c'était elle qui m'avait proposé de la rejoindre à l'île d'Elbe, mais, je m'en rendis compte très vite, cela n'impliquait aucune intimité entre nous, notre relation était nouvelle, entièrement à découvrir, à inventer, l'ambiguïté était totale.

Paragraphe / faiblesse, défectuosité

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Marie à l'île d'Elbe, et elle avait les repères, elle maîtrisait les codes, la grammaire invisible et tacite qui permet de se comporter aussi bien avec les gens qu'avec les pierres, dans sentiers ou dans la mer. Pour ma part, je m'étais senti en complet décalage dès mon arrivée, en totale

inadéquation avec les lieux, j'avais douloureusement ressenti ma faiblesse, ma déféction en face de la nature, je me blessais, je glissais sur les rochers pour entrer dans la mer, je m'écorchais la plante des pieds, à peine m'aventurais-je dans l'eau tiède et immobile d'une brasse prudente et mal assurée qu'une méduse me piquait (et me faisait revenir d'un crawl papillonnant sur le rivage). Je me sentais d'autant plus gauche et démuné, que je n'avais pas non plus trouvé tout de suite ma place vis à vis de Marie, n'étant plus exactement celui que j'avais été pour elle pendant sept ans (son amour), et ne voulant être rien d'autre. Mais, puisque Marie ne m'accordait apparemment pas ce statut, sans pour autant me signifier qu'elle me le refusait (elle restait dans la plus parfaite ambiguïté), je m'étais pris au jeu, et, malgré mon teint pâle et mes ecchymoses sur les tibias (vestige de l'angle d'un coffre dans la chambre que j'avais heurté en me levant dès la première nuit à la Rivercina), malgré la peau blanche de mon avant-bras recouvert de papules granuleuses d'une ancienne piqûre de méduse, je me sentais séducteur en présence de Marie, et je la regardais avec la timidité conquérante qui me caractérisait.

Aussi curieux que cela puisse paraître, j'avais tout de suite plu à Marie. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général, mais à chacune en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité féminine particulière, son regard pénétrant, son intuition, sa clairvoyance, à déceler en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter chez une personne apparemment aussi dépourvu de charme que moi, croyant que mes qualités invisibles et secrètes échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en fait très nombreuses à être ainsi les seules à être capable de repérer ces qualités dissimulées, et à apprécier mon charme, qui, certes, à force de subtilités, finissait par devenir terne — en quoi il se mariait bien avec mon humour éteint —, de trop infinies subtilités dans la finesse finissant toujours par confiner à la fadeur (c'est à vous décourager d'être fin, subtil, sensible, beau et intelligent).

les infinies subtilités de ma finesse avait fini par confiné à la fadeur

, elle m'éclaboussait parfois dans des rires de protestation scandalisés si je disais une horreur (et j'en cherchais d'autres à dire pour me faire éclabousser davantage)

, son regard rêveur se promenait sur les rochers comme si elle pouvait observer à l'oeil nu une foule de micro-organismes qui ne se découvrent normalement qu'au microscope, vers, algues, mollusques, lichens et spongiaires

Nous remontions le sentier avec Marie, chassés par le vent qui s'était levé, pressant le pas dans le chemin sous un ciel sombre que traversaient de gros nuages noirs d'orage. La mer s'était formée en moins d'une demi heure, immense, houleuse, sa surface paisible s'était couverte de vagues courtes et tumultueuses, dont les crêtes d'écume frissonnantes déferlaient contre le vent. A certains endroits, le long des côtes escarpées, elle bouillonnait sur place, et se jetait avec vigueur sur les rochers dans des bouillonnements d'écume. Nous eûmes quelques difficultés à ouvrir les portières au sommet du promontoire, les portes résistaient dans le vent, le métal se tordaient et ils fallait se faufiler très vite dans un mince interstice pour entrer dans la voiture. Marie démarra aussitôt et nous regagnâmes la Rivercina dans une lumière rarifiée, il n'était que six heures du soir, mais il faisait presque nuit, le maquis ondulait des deux côtés de la route, tourmenté par le vent qui couchait les arbustes sur notre passage.

Dans la maison, le vent battait contre les fenêtres et faisait trembler les vitres et battre les volets.